



Résumé : Ni analyse didactique, ni récit de témoignage, la chronique qui suit reprend des altérations induites en « moi », par des rencontres qui m'ont, comme on dit, « touché », éparpillées sous mon déplacement dans ces entre-singularités mexicaines qui sont les « vôtres ». A Mexico (2001), Marcos, qui adresse au monde la *palabra indígena* digne d'elle-même ; à Tijuana (2005), Thiago, migrant brésilien, qui entend sa langue barrée par le mur ; à Mexico de nouveau (2006), Victor, arrimé à la Reforma, passionné de français, qui n'insiste pas sur la perte (« Il y a des choses que je ne saurais dire qu'en maya ») ; à Batopilas, au fond sans fond des terres tarahumaras, Luis, qui me reconnaît comme son semblable parce que je suis différent (« *Tú te pareces a mí* »), avant de m'autoriser à un rite d'anéantissement ; à Chamula, trois adolescentes mayas qui professeront leur langue pour qu'elle ne soit plus habitée comme par effraction. Cinq moments donc, sans origine et sans fin, qui nous disent que notre être est de n'être jamais terminé ; et des existences frontières, trempées d'ombres et de lumières, qui rappellent qu'il n'y a pas un « nous » et un « eux », mais des subjectivités indéfiniment autres et contiguës, interdisant d'assimiler à notre image cette étrangeté qui, en effet, nous affecte.

Mots-clés : étrangeté de la langue, impropiété de l'identité, outrepassement des frontières, l'autre comme un pair

Le Mexique est un générateur d'espaces et de temps, un catalyseur de langues et de cultures. Dans un équilibre périlleux, c'est un grand centre, au nord de l'Amérique du sud, et au sud de celle du nord, qui marche sur ses extrémités, suivant un fil unique aux bifurcations composites et points de vue vertigineux.

Le risque qui guette l'étranger qui passe, c'est de vouloir tout embrasser et tout engranger, jusqu'à même anticiper la vision de ce qu'il va voir. Se préserver, ou tout au moins essayer de se préserver de ce risque, c'est laisser faire les courts-circuits et défiler l'étonnement.

Baladé dans l'univers, j'ai appris l'attente, celle des voix qui s'annoncent avec le jour, qui s'étirent quand le soleil est aux zéniths et s'échappent encore du livre écrit pour s'enrouler dans la nuit. Leur écho ne s'interrompt pas. Parce qu'il force aux dévoilements.

Sans trop savoir pourquoi ceux-là et pas d'autres, et sans trop prendre de hauteur, on trouvera emmêlées ici des souvenirs des centres étranges et des confins familiers du Mexique, ramenées de permanences, professionnelles ou personnelles, plus ou moins étendues dans ses territoires, au fil des dix dernières années.

Moments non linéaires et en morceaux, surimpressions à peine, de visions et paroles captées en désarticulant les déplacements, dans la montagne ou la ville, entre les sommets et les gorges, vers le volcan et la plage ; une façon peut-être de comprendre avec d'autres l'histoire (mais y a-t-il vraiment quelque chose à comprendre ?) depuis les anonymes ou les clandestins qui la font, plutôt qu'à partir des « grands » ; un point de départ provisoire possible, pour une réflexion sur quelque chose qui pourrait à nouveau s'appeler une communauté, quand un peu partout le vivre-ensemble est si malmené, tellement mal-aimé.

Mexico (2001)

Samedi 10 mars, en fin d'après-midi, un journaliste, cuirassé d'un gilet multipoches pour parer à tout événement, jette deux gros sacs kaki noyés d'étiquettes de toutes destinations dans le hall du grand hôtel où sa rédaction lui a réservé une chambre. C'est bien cela. À la réception on lui confirme qu'il a la 407. Elle surplombe la *Plaza de Armas*, le *Zócalo*. C'est l'une des meilleures pour tout voir, avec quelques autres déjà occupées par certains de ses confrères. Justement en voilà un. Il ne se souvient plus très bien où il l'a rencontré. Le coup d'état de Jaruzelsky contre la Pologne de *Solidarnosc* en 1981, les massacres d'indiens et de paysans en 1982 et 1983 au Guatemala pendant la dictature d'Efraín Ríos Montt, la chute du mur de Berlin en 1989, la disparition de l'Union soviétique en 1991, le Kosovo, la Tchétchénie, le Golfe, le Rwanda, le Venezuela... l'Ukraine... Mais au fond, peu importe, il l'avait forcément rencontré quelque part où les hommes et la terre partaient en quenouilles, en tout cas dans un endroit d'où il avait fallu tirer un reportage explosif : « C'est bien là en face que ça doit se passer cette fois ? » lance-t-il à son collègue de papiers en écumant fébrilement le hall de l'hôtel où il avait établi ses quartiers de presse.

Le lendemain c'est le dimanche 11 mars. Le *Subcomandante Marcos* entre sur le *Zócalo*, avec vingt-trois autres majors de l'*Ejército Zapatista de Liberación Nacional* (EZLN), au bout des 3000 km de *La marcha de la palabra indígena*, depuis le Chiapas. Au milieu d'une multitude solidaire, sa voix annonce à l'universel, de derrière son éternel passe-montagne, au nom de dix millions d'indiens : « *Aquí estamos, somos la dignidad rebelde, el corazón olvidado de la patria* ».

Au salon de l'hôtel où il carburait au Bourbon qu'il se ferait rembourser (il y comptait bien), notre journaliste donnait à tous ceux qui voulaient l'entendre son avis sur ce qui se passait dehors. La dépêche standard qu'il rédigeait répercuterait la bonne nouvelle dans le monde. Tout s'était bien passé. Le sous-commandant Marcos avait reconnu l'incontestable légitimité du nouveau président du Mexique, Vicente Fox. La paix était acquise. On pouvait être rassuré. Le Chiapas continuerait à produire l'électricité dont on avait besoin. C'était le bidonnage que livrerait le journaliste dans sa dépêche. Bien sûr ils ne sont pas tous comme lui.

Du succès de cette marche dépendait en grande partie l'avenir des peuples indiens du Mexique et d'ailleurs, et de bien d'autres mouvements de résistance probablement. Or personne ne pouvait dire, comme un certain nombre de pisseurs de dépêches l'ont pourtant fait, si elle allait être un succès. D'autant que Vicente Fox n'avait ni libéré tous les prisonniers zapatistes, ni retiré son armée du Chiapas, ni ratifié les accords sur les droits des indigènes, comme le réclamait Marcos pour entamer des négociations.

La nuit est tombée sur le *Zócalo*. Elle est calme et douce. Les rues se remplissent de passants et de véhicules, les magasins ferment, et les bars s'illuminent un à un. Une nouvelle vie commence. Une autre population prend la relève. Des adultes en guenilles récupèrent des cartons en guise de matelas et se regroupent sous un porche. Les plus affamés se retrouvent à la sortie des restaurants et lorgnent les premières poubelles. Tous semblent fatigués, comme en fin de parcours. Les gamins de tous âges qui débarquent des quartiers de banlieue se mêlent rarement à eux. Plus débrouillards, ils sont à l'affût de la moindre pièce. À les voir n'en faire qu'à leur tête, apparemment maîtres de leur corps et de leur temps, surgit l'idée -inconcevable- que la vie des rues pourrait bien être un idéal de liberté et d'action auquel n'importe quel adolescent aspire.

En regardant fixement par-delà les vagues scintillantes de lucioles qui tournoient devant moi et les feux des voitures qui filent, je vois Marcos et ses compagnons disparaître dans la forêt, happés par les plantes et l'ombre : peut-être se poursuivent-ils et se parlent-ils de retirer le passe-montagne ? Un jour peut-être quand leur droit sera dit. En attendant leur monde est ombre, affligée mais pas muette, sœur d'élection de leur soleil, celui qui nous éclaire.

Tijuana (2005)

C'est l'histoire d'un jeune Brésilien, originaire du Minas Gerais. Il avait 23 ans. On l'appellera Thiago. Rien ne le destinait à remonter les Amériques : pas de désastre ou de guerre à fuir, ni même la pauvreté. Mais il était plein de l'image d'un futur meilleur, là-bas, au nord du Río Bravo. Et puis un homme était venu lui parler de l'Amérique. Il avait tourné en rond si longtemps, comme dans une cage, que partir serait une libération. Sa vie allait enfin débiter, il la pressentait. Il ne savait pas que, de refoulements linguistiques en cassures familiales et déchéances sociales, la traversée forcée des frontières peut durer (in)justement toute une vie : migrants, indéfiniment. Il n'était pas le seul. Il y avait beaucoup de villages désertés dans sa région.

Un matin, à la première heure, il descendit la rue principale, se signa une dernière fois devant la *igreja matriz* et s'en alla sans dire au revoir à personne. Le voyage fut long, épuisant, dangereux. Il avait perdu le décompte des jours et des mots étrangers qui avaient frappé à sa tête et fissuré les siens, qu'il essayait pourtant de préserver avec tellement de vigilance. C'est ainsi qu'il avait fini par échouer à Tijuana.

« *Sabia que era espanhol ou inglês, mas não entendia quase nada* ». Apparemment l'intercompréhension, même entre langues proches, n'a rien d'évident, en tout cas quand on se sent isolé, et comme déplacé. Il avait eu le sentiment de ne pouvoir s'en sortir qu'à la condition de se plier à un contexte hostile : « *tinha que integrar-me a qualquer custo, sem fazer historias* ». Sans compter que l'hiver était très sec et terriblement froid : « *da para imaginar o quanto aquece um sol gelado !* ».

Un jour il sut que l'un de ses compagnons *mineiros* avait été abattu en tentant de franchir la ligne de démarcation. Lui, il avait été finalement embauché sans contrat pour des tâches de nettoyage, payées à la journée, au-delà du mur : un « misérable miracle », comme dirait Michaux. Car là il avait appris à ne pas s'étonner d'être contourné et à ne pas protester contre les mots qui le nommaient et s'empressaient de le précipiter à chaque fois de nouveau de l'autre côté. Mais chaque matin, il revenait refaire les vitres, et les bureaux, et les sols.

Survivre à tout prix donc, jusqu'au jour où il comprit que c'était justement parce que sa fragilité l'empêcherait de s'indigner de l'indécence des conditions qui lui étaient faites, qu'il avait été recruté. Les mots familiers de sa terre étaient en train de le fuir, malgré les refrains de chez lui qu'il fredonnait pour essayer de les sauver. Son visage s'était creusé jusqu'à conformer ses traits à une souffrance incorporée depuis longtemps, où bourdonnait une bonté maintenant indifférente à l'émiettement du rêve.

Il ne deviendrait pas le stigmaté d'une bonne fortune escamotée : « *agora esta resolvido, vou voltar para a minha terra* ». C'était décidé, il allait retourner dans le Minas. Il ne savait pas si c'était dans la joie, la honte ou le défi. Le temps s'effeuillait dans un cercle barré par le mur. Mais c'était sûr, il ressassait son retour. Là-bas sa vie recommencerait. Les mots se bouscullaient dans ma tête. Je savais ce que je voulais lui dire : se souviendrait-il du retour ? Étrangement cependant, je ne lui dis rien. Simplement, je regardais. Le mur, autour de lui, sur lequel on ne pouvait pas se hisser. Ça n'allait pas plus loin.

Mexico (2006)

Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers... Ce n'était pas les mêmes qu'il y a cinq ans. Si semblables pourtant. Quand c'est l'unité humaine qui est en jeu, les dénominations partisans comptent peu. Comme un fleuve bienfaisant, comme un long fleuve tranquille, diraient certains, et comme un arbre dans la forêt, ils étaient venus ce mois d'août une nouvelle fois avec, chevillés au corps, l'humilité et les grandeurs, les mirages et les labeurs, les rires et la rage, accumulés là-bas dans le silence de leurs langues désertées.

Une fois encore, ils étaient venus par tous les chemins cardinaux, avec un but et une destination plus haute que l'avenue monumentale et très verte de Mexico, *Paseo de la Reforma*, où de bout en bout, jusque sur le *Zócalo* central et géant, ils s'étaient plantés, veilleurs du nouveau décompte des voix de l'élection présidentielle dont ils contestaient la régularité : ils étaient venus à la rencontre de leurs vies et de l'avenir du pays. Quels bonheurs, quels désastres dans cette confluence ? Ce n'était pas des jeunes. Ils étaient surtout indiens.

C'était le peuple qui marche, le peuple en marche entre les mots, de faim et de soleil, puissant dans l'indistinct roulis d'une aride condition séculaire, sortie du tombeau, et dont les chances d'avenir se dérobaient. Ils voyaient comme tout cela s'était transformé, comme le pays avait profité et grandi, et que, quand ils mettaient leur main devant la bouche et qu'ils disaient leur monde avec leurs mots, personne ne leur répondait. Le temps de leurs langues et de leurs visions était clos. J'étais sidéré de les entendre voir et parler ainsi. En fin de fin, on ne les connaissait pas.

Notre dernière mémoire se vide. Nous arriverons de moins en moins à nous souvenir des origines. Bientôt il n'y aura plus qu'un grand écran blanc à la place. Nous n'arrivons plus à nous souvenir. Il y a quelque chose de neuf. Qui aura de l'eau, si nous ne montons pas tous les jours à la source ?

Ils étaient là, comme des qui refusent l'abandon de leurs cultures millénaires et qui se rassemblent avec fermeté pour enseigner à leurs enfants, au pays tout entier, le droit de (se) dire et de choisir. Car il n'est pour un pays de vraie richesse que celle qu'il a choisie librement et collectivement. Les campements, tendus d'arbres en carrefours, étaient l'image précise de ce drame, la force de ce peuple, le scénario obstiné et résistant d'où devait germer une nouvelle société.

Perdus dans la nuit, et commentant encore les discours des médias, ils sont de pures voix, seulement des voix qui surgissent du néant, des voix en cercle autour d'un foyer qu'ils transmettent et ne peuvent plus voir. Passant le matin et retournant le soir, durant plus d'un mois, j'ai tout cela dans les yeux et les oreilles : le mouvement inapaisé, la houle des têtes, la douceur et le fracas des huées ou des acclamations, au fur et à mesure des apparitions télévisées.

C'était un vendredi d'août, je me souviens du jour, parce que, d'une tente convertie en église, un militant converti en prêtre -dont l'incantation est rendue nasillarde par un haut-parleur- appelait les fidèles à une prière solennelle. Cela ne l'empêchait pas le reste du temps d'être militant, et de révéler aux passants les exactions et les fraudes qui l'avaient amené à faire le voyage pour s'arrimer à la *Reforma*. C'est un vieil homme vêtu d'une tige blanche, chaque jour renouvelée et flottant noblement autour de son corps noueux. Il circule dans la journée entouré de la considération visible du campement. Des femmes et quelques fillettes, assises dans la forme d'une cour, se peignent leurs longs cheveux les unes les autres, avec des grâces qui se répandent aux alentours. Soudain elles se mettent à battre des mains. Elles entonnent leurs chants. L'une d'elles se lève et dessine d'un mouvement des hanches un rythme lent et gracile dans l'air. La voix des chanteuses débite les vers déchirés en bribes nostalgiques. On suit à la trace comme un chemin de tristesse.

Toute une tendresse, dont ces voix sont pleines, remonte en nénuphar de l'oubli : « Avoir fait tant de sacrifices, et me retrouver à végéter. Je suis au bout du rouleau. Regardez les châteaux que les riches se font construire là-bas dans la lumière de Lomas, alors que nous sommes sans eau les jours de soleil et que nous nous enfonçons dans la boue noire et puante les jours de pluie. S'il n'y avait pas les enfants, il y a longtemps que j'aurais mis fin à mes jours », me souffle soudain, comme presque tous les jours, à chacun de mes passages, Victor, homme à tout faire dans le Chiapas. Il n'a rien à oublier, mais il s'épuise de bonds en bonds de paroles, passionné de français.

Sur le bord du chemin, de jeunes paysannes se tiennent presque au garde-à-vous quand je les croise. Le vent soulève légèrement leur robe. Elles acheminent des cargaisons de légumes au peuplement transitoire de la *Reforma*. Dans certaines sections, avec leurs marchés de plein air, leurs espaces de rencontres et leurs lieux intimes, leurs autels et leurs restaurants improvisés, on se croirait chez eux. On est chez soi dans sa langue maternelle et dans son accent : « Il y a des choses que je ne saurais dire qu'en maya », reprend Victor. « Parfois, ce n'est pas le sens qui compte, ce sont les mots pour leur musique, la sensualité qu'ils dégagent, tu comprends ? ».

Oui, je croyais comprendre qu'ainsi, un peuple entier, lentement, recommence ses moissons et se projette, sans le savoir peut-être, dans la vérité de son avenir. Et qu'importe de dire déjà : où et comment ? Ceux qui à nouveau sont là connaissent la route. Ils lèvent la tête et se comptent. Avec leurs cris retrouvés, ils sont une nouvelle part du monde, reçue en partage et glanée partout. Ils sondent et lèvent le ferment universel. En eux, c'est tout l'effort commun qui prend vie et toute cette tension qui se concrétise pour concilier l'amour et la rage, la communauté et l'intrus, ce qui rayonne et ce qui pèse.

Batopilas (2007)

L'homme amarra tranquillement sa voiture en bord de piste. Il ne bougeait plus. Cloué par la lumière, il ne cherchait au plus profond de ses désirs que l'instant où le soleil atteindrait le sommet des falaises. Il n'y avait pas de dissonance. Et s'il y en avait eu, il n'y aurait pas eu à s'effrayer. Je m'abandonnais aussi à suivre le soleil. Il allait bien se passer quelque chose. Alors tout en bas, bousculée par le silence, on devina une silhouette gracile au bord d'une rivière. Elle ne pouvait être que la naissance de la nuit dans cette apparente éternité de la gorge et des montagnes. Il semblait que nous ne finirions jamais de descendre. Mais quand la silhouette eut couché à jamais le soleil à son ultime place, elle partit, si transparente et si fragile, avec comme un pauvre sourire d'excuse. Son ombre, qui voulait qu'on l'aime, s'était fanée d'attendre. L'homme ne résista pas. Nous repartîmes. Il n'y avait pas de meilleur chemin à prendre. Un seul menait au ralenti, tout en bas, sous la canicule solitaire.

Passée La Bufa fantôme, ratatinée sur les grabats de l'ancienne mine, et après une bonne crevasion, qui nous ramena au rythme propre d'un temps aboli, venu de très loin, nous sommes arrivés avec lenteur à Batopilas, au comble de la nuit, six heures après avoir pris congé de Creel et près de 2000 m plus bas. On avait finalement atteint le fond, comme ailleurs le sommet, toute pensée assoupie, hors celle de laisser faire. Toutes les rues de la ville minière qu'elle avait été jusqu'à la dérive, étaient petites. Mais, chose inexplicable, aucune ne le restait longtemps, dès qu'on les accueillait en soi. Elles abritaient d'infinies histoires et cachaient d'inimaginables secrets.

C'était le territoire des Tarahumaras, celui-là même où Artaud avait vrillé sans fin, espérant apprendre par surprise, à distance de la surface trouble des choses, ce qui ne pouvait se savoir autrement. Venu m'oublier là, cinq semaines, pour tracer mon Habilitation à Diriger des Recherches, en rêvant de canyons d'exception et d'étreintes d'éclairs, je marcherais aussi, en travers du sentier, derrière les métamorphoses auxquelles s'était acharné Artaud. Il fallait traquer les promesses.

L'hôtel était un peu délabré, mais si enveloppant. Et puis, sur la terrasse ombragée qui surplombait les eaux sablonneuses du *rio* et où je passerais à écrire le plus clair de mes journées, on était comme sur le pont immobile d'un navire, à pouvoir contempler tous les horizons et écouter le prolongement de tous les échos de la terre. Et la piste qui y menait, on se prenait à l'imaginer s'éloigner vers le fond, quand bien même, au fond de ces gorges, aucun autre fond ne pouvait avoir cours.

Le temps, ici, filait plus lentement qu'ailleurs. Comme si on ne changeait pas de date. Et j'aurais bien voulu le démontrer. Mais le temps résistait à la disparition de sa

ligne. À chaque réveil, la roche des gorges luisait. C'était bien l'heure du petit matin, impeccablement ordonnée, comme toute chose dans cet autre Mexique, le même. Puis viendrait celle de l'air moite et lourd de la mi-journée, que l'on feint de croire passer, tout en le sachant forcément là, quotidiennement plombant, à cette heure-là. Le crépuscule s'annoncerait enfin sur fond de ciel électrisé par des orages de fin ou de début de monde. Il était temps de rejoindre la nuit stationnée là-haut, au bord des gorges. Mais tous les soirs, à minuit, je n'avais toujours pas sommeil. Les étoiles et la lune ne sont pas pareilles quand on les voit comme des corps projetés, attrapés au vol, entre les parois subitement argentées d'un abîme.

Ce que fut Batopilas, au temps où le cuivre coulait à flots, il suffisait de savoir, pour se l'imaginer, que certains s'y faisaient descendre des pianos à queue à dos d'homme, comme plus d'une fois on me l'avait conté, sous le grand arbre de la place centrale.

Car, on avait beau être à 2000 m sous terre, l'Espagne avait colonisé l'espace suivant la matrice de surface de toutes ses conquêtes. Vissées à la place centrale, balancées par la houle tranquillement ondulante de quelques arcades, la petite église, qui ailleurs serait une cathédrale, la mairie, pas discrète du tout, une épicerie signalée par trois bouteilles de coca accrochées au porche, un bistrot qui faisait aussi cabaret, avec les falaises qui enserraient le village peintes sur les murs, et puis un chapelet d'habitations tassées sur elles-mêmes, aux façades blanches et bleu lavande. Au cœur de la place : le rituel kiosque à musique, dépourvu de fontaine, mais cerclé de bancs publics qui faisaient office d'échangeurs de nouvelles. Les enfants y tournoyaient parmi les anciens et les anciens tenaient dans leur paume la grâce du moment. Ils se balançaient infiniment avec une patience inimitable.

Jour après jour j'écrivais. Ce n'était pas pesant, à cet endroit-là, retiré dans une fente du monde : tenter de cerner davantage une histoire intellectuelle, qui avait du mal à décamper du cœur, mais qui, petit à petit, s'effeuillerait avec douceur et que je recueillerais, ravi, avec sa part d'ombre qui m'échappait parce qu'elle (ne) m'appartenait (pas qu')à moi seul ; histoire incoercible et fragile, qui avait été vécue, mais qui était à inventer (son passé, son énergie, son futur), sur laquelle je revenais, presque de toute urgence, aux confins de cet ailleurs inconnu, ici, vers lequel moi aussi je courais. Dans cette solitude du rêveur de fond, je ne prétendais rien n'expliquer, simplement me rassembler un peu au sein de cet énoncé qui ne viendrait pas au jour de mon écriture, mais de la sienne ; comprendre un peu dans quelles syntaxes je m'enfonçais, en de bouleversantes disjonctions entre ma recherche et ma vie, à partir de cette faille où j'entendais se croiser les deux. Étrange torrent qui, en contrebas, coulait toujours, si paisible, vers le couchant, miroitant d'étincelles. Alors je commençais à être avec tous et être sous le charme : à quoi pouvaient ressembler les villages inaccessibles des hauts plateaux égarés à l'infini du regard ?

Tous les soirs, la nuit me venait en aide. Quand je voyais se glisser entre les falaises des langues d'obscurité en écharpe, instants de lumineuse incandescence que j'attendais avec la plus grande concentration, je descendais sur la place. Elle deviendrait la place que j'aurais le sentiment de connaître le mieux au monde, pour m'y être rendu pendant quarante jours et y avoir fréquenté à vif de fines frontières.

Personne n'y portait de masque. Luis, moins encore que tout autre. « *Tú te pareces a mí* », m'avait-il lancé en s'avançant dans ma direction et sans épier ma réaction. C'était un grand mensonge. Mais une belle solidarité, et du coup tellement vrai : il me reconnaissait parce que j'allais le reconnaître. Je le regardais avec un mélange d'inquiétude et d'admiration. Comme moi, il venait d'arriver. Mais il était d'ici : « *Soy de esta tierra* ». Aux États-Unis, il jouait dans un orchestre latino et il revenait quand il pouvait dans le nombril de pierres, rêvant d'apprendre à ses compatriotes les lettres et les rythmes du monde, avec la dévotion du militant. À l'exemple de son peuple, il confluaient avec la mélodie qui le mettrait en harmonie avec l'univers, convaincu que tous les hommes doivent faire corps avec la note juste et la jouer. C'est cette note qu'il ne trouvait pas.

Luis avait le visage de ses ancêtres, dessiné par des dieux impatients. On entendait dans sa voix comme une sorte de friction, l'expression d'une tension jamais relâchée pour user du mot juste, transposition en espagnol d'une intériorité profonde, toujours à fleur de peau, sans en avoir l'air. Je n'en sentais pas encore toute la ferme tendresse, mais j'allais la découvrir progressivement au fil de notre marche des sillons aux éperons des gorges.

L'aventure se devinait haletante. De fait, elle serait hallucinante, au sens propre : « *Vas a olvidarte de todo lo que sabes, perder el conocimiento* », avait-il dit. Un matin donc, il me tendit les rênes d'un cheval tout blanc, avec une crinière noire. Et nous sommes partis sur les sentiers issus de la grande fissure. Quand un indien, un dieu ou une déesse, vous annonce que ce n'est pas bien loin, n'écartez pas que ça puisse l'être. Dans cet univers si gorgé d'analogies singulières, la représentation des distances n'est pas la même.

Je ne saurai jamais vraiment si nous avons trotté des heures, des jours ou des mois, puisqu'alentour c'était une immobilité séculaire. Toujours est-il qu'après une quantité astronomique de montées et de descentes, nous nous sommes arrêtés. Il y avait à proximité des abris sous roches et une agrégation d'isbas de pierres sèches et de baraques en planches. Pas une porte qui ne fût battue par le vent. Sous un arbre à demi calciné, assis, les uns sur la planche qui tenait lieu de banc, les autres sur des bidons, des *ancianos* se racontaient en fixant les ébats de deux chiots dans la poussière. Bouches édentées, mais souriants malgré tout. Ils m'apparaissaient hors temps, du moins hors du nôtre. Ils étaient tranquilles à leur sujet.

Que voyaient-ils en me regardant ? J'avais, je ne sais pourquoi, l'intuition aiguë que tout avait été orchestré pour que j'arrive à temps. Je ne cherchais pas à en savoir plus. « *Mira el cielo* », me soufflait Luis. Le temps s'était dilaté à l'infini. Le cérémonial allait commencer. Tout était là. Ma jubilation. Et mon appréhension. Il devait être près de minuit maintenant. Et il faisait très froid.

Les yeux presque clos, adressant les mots à l'invisible, flottant dans une fumée âcre, le chaman et ses assistants brandissaient des plantes et froissaient leurs feuilles, dans un mélange de poudres mystérieuses, de mélopées inaccessibles et de convulsions funambules. Ils (ré)activaient la vie, dans une transe qui n'était pas sans dessein, en libérant des forces, qui restaient insaisissables, plus qu'en composant des formes cryptées. Involontairement (quoique...), puisque je n'étais ni malade, ni Tarahumara, j'ai pénétré dans le cercle sacré. Il faisait tellement froid. Les flammes du foyer me réchaufferaient. Et la chaleur humaine aussi.

La signification du cérémonial m'échappait. Tous dansaient dans la poussière et dans le ciel. Je ne pouvais que supposer qu'il s'agissait de convoquer l'esprit du monde, de chasser les intrus et de ramener au sein du groupe des membres en souffrance, habités par les génies. Mais des mots de brumes, satinés de *peyotl* et irrigués de *tejuino*, m'avaient susurré à l'oreille qu'il fallait consentir à se retrouver de l'autre côté, et j'ai été immergé dans des palais de lumière et des visions de symphonies, haché par une béatitude qui a duré, houleuse et caressante. J'ai aperçu l'air : c'était une torsade de paillettes transparentes. Et j'ai cru entendre « Tu désires qu'on t'emporte » dans une langue, vaste spirale de sensations vocales, que je ne connaissais pas. Était-ce cela que, il y avait plus d'un demi-siècle, Artaud, demandeur de *curación*, avait nommé un « rite d'anéantissement » ? J'étais complètement ailleurs.

Le jour venu, la nuit avait été longue. Le chaman me dit que, maintenant qu'on m'avait donné du *peyotl*, je pourrais toujours rentrer dans le cercle. L'envoûtement avait disparu. Demeuraient des arpèges du cantique des plantes, des bulles de langues dans la cendre et des fractions du monde dans le corps. Au retour, j'en aurais du tourment. Toujours plus loin que soi, Luis s'était estompé. En quête de la note juste.

San Juan Chamula (2008)

« *Se quedó mestiza la palabra* » : elle est entrée dans la légende, cette réponse qu'ont faite deux femmes zoques de Tuxtla Gutiérrez, Flora et Clara Aguilar, à la question de savoir ce qu'avait entraîné l'arrivée des Espagnols dans le Chiapas.

Mais le Chiapas, celui du moins que j'ai emporté, mêlé dans ma tête, c'est d'abord une légende à lui-même : terre maya en paix, déclarée « *zona de guerra* » par le centre et « *territorio zapatista en rebeldía* » sous le commandement inversé d'un *Subcomandante Insurgente Marcos* ; hautes et basses terres tissées de faisceaux de langues (*tzotzil*, *tzeltal*, *tojolabal*, *chol*, *lacandón*, qui dira, à l'écho de ces noms, que le langage n'est pas suspendu à une conscience imaginaire du son et de la lettre ?), qui proviennent de « *una sola lengua, compartida en los primeros tiempos por dioses, hombres y animales* », comme le récite chaque conte dans chaque communauté ; tapis de *cruces* et de *ceibas* qui couvrent le pays pour en soutenir le ciel ; effervescence de fusées pétards pour donner une contenance stellaire à la foi et à la fête ; *niñas* qui révèlent volontiers le nom des *zapatistas* figurés par les poupées encagoulées qu'elles vendent sur le *Zócalo*.

Et Marcos, partout à la fois, jusqu'aux moindres poussées de la résistance : « *Marcos es gay en San Francisco, negro en Sudáfrica, asiático en Europa, chicano en San Isidro, anarquista en España, palestino en Israel, indígena en las calles de San Cristóbal ... En fin, Marcos es un ser humano cualquiera en este mundo. Marcos es todas las minorías intoleradas, oprimidas, resistiendo, explotando, diciendo "¡ya basta!"* » (Subcomandante Marcos, 28 mars 1994).

Toujours briser une barrière de plus, une inégalité qui se creuse. Mais la résistance n'empêche pas qu'elle se dégage toujours en apparition, nimbée d'un mystère qui traverse la perception de ses liens, dans leur force et leur fragilité. Selon quel protocole ? Nous n'avons rien à en savoir et le secret est bien gardé. Ce que j'ai simplement senti, mais c'est d'une impulsion formidable, c'est que tout évènement, si accidentel soit-il, se découvre là comme un évènement d'irruption absolue, dont l'extension et l'épaisseur

font inmanquablement penser à ce que serait la formation d'un univers, désigné et dessiné à chaque fois à neuf.

C'est, à Chamula, dans le crépuscule qui renaîtra aurore, cette fête, où les spectateurs se tiennent d'abord dans l'abandon de tout mouvement, sans anticipation autre que de laisser faire : dans la ferveur et la proximité, mais pure immobilité. Cet apaisement offert, imperceptiblement, et feignant de n'avoir aucune hâte, ils deviennent ensuite un glissé : entrent dans le sillage des danseurs, s'agrègent en cortège, accélèrent la course et se fondent finalement avec les danseurs en d'incroyables flagrances.

Évidence encore, du comble de l'apparition, dans le bruissement feutré de Chamula, que cette marchande de bracelets, qui était mon instant préféré, et avec laquelle je bavardais pour de minces sujets : l'arrondi de sa jupe de grosse laine noire correspondait point par point à la courbure du sentier qui partait derrière elle et abreuvait la mémoire de son miroitant contraste avec l'ocre de la terre. Parfaite symétrie et contraste vibrant, qui dévoilaient au passant que j'étais, l'ignoré de sa présence.

Plus loin, ouvrant la symétrie aux arcanes légendaires de l'origine, des paysannes passaient sur le chemin, avec des bidons et des fardeaux sur la tête. Étrangement, ce n'est qu'alors, en les voyant sûres de leur chargement, que je mesurais toute l'élégance qu'elles pouvaient incarner. Leur pas léger effaçait le poids qu'elles portaient, un pas presque dansant, qui donnait au chemin l'allure d'un ballet sans bornes. Elles donnaient en représentation la grâce d'un ensemble unique, justement peut-être parce qu'on ne les contemplait jamais dans ce mouvement. Tranquilles de ce qu'elles faisaient, certaines de la justesse de leurs gestes, avec dessous l'étreinte d'une indéfinissable réserve. Il faudrait des mots, les plus simples, avec entre eux un souffle, comme un trait d'union, pour dire la transparence, qui m'était inaccessible, du lien invisible entre elles, et entre elles et la pulsation du monde : leurs souffles dans le sien.

Évidence d'une apparition enfin, ces trois adolescentes (Elisa, Marisela et Sara) que j'ai prises en stop de Chamula à Tuxtla. Serrées à l'arrière, je les entendais rire de plaisir. Elles s'étaient arrangées pour que je les voie, réfléchies dans le rétroviseur. Je les observais à la dérobée. Elles riaient comme si elles connaissaient mes secrets. Leurs parents leur avaient répété qu'ils trouvaient bon qu'elles ne quittent pas leurs hautes terres. Comment se souviendraient-elles, sinon : les refrains sur la langue, le suc sous l'écorce, la traque des conquêtes et des alliances, les liens du lignage et du clan, la science ancestrale ? Mais en voulaient-elles ? J'avais l'intuition qu'il valait mieux, à cet instant, peut-être ne plus penser, perdre (la) conscience.

Car, si elles étaient entrées à l'*Escuela Normal Superior de Chiapas*, c'était précisément pour revenir enseigner dans leur communauté. La législation même les y encourageait : pour être professeur d'école dans les territoires indiens, il fallait en maîtriser la langue. Sauf que la langue de leurs aïeux, elles la comprenaient tout au plus, mais ne la parlaient plus, si ce n'est par bribes exclamatives et fragments vitrifiés. « *Tenemos el español desde siempre en la cabeza* » me dit Marisela. Et Sara d'ajouter en se contentant de sourire : « *Toda mi visión se fue rompiendo en la escuela. Los maestros decían que si seguíamos hablando tzotzil, jamás íbamos a aprender el español* ».

Appuyées l'une sur l'autre, elles cherchaient du regard dans le ravin des refuges pour se remettre du brouillard de l'oubli. Les vibrations du moteur se mêlaient aux trépignements de leur langue écrasée. Pas de place pour l'instant. Leurs études étaient ardues et prenaient tout leur temps. Par nécessité, volonté d'engagement ou de survie, compassion ou solidarité active avec leur communauté, elles avaient résolu de prendre des chemins difficiles. Elles ne possédaient rien, sauf leurs vies. C'était le renoncement ou la résistance. Parfois l'un, parfois l'autre, ou l'un avec l'autre. Et c'est avec ce mélange qu'il leur fallait ruser en permanence, pour ne pas se laisser défaire.

Mais l'année prochaine, elles trouveraient des livres pour récupérer la grammaire de leur langue d'origine et se préparer à l'enseigner, avant de se présenter devant leurs élèves. Comme on rassemble ses affaires avant d'accoster, quand le roulis a diminué, elles se rapprocheraient de leur langue, quand elles reviendraient à leur terre. Elles le feraient en restant elles-mêmes, se disant que ce ne serait pas trop grave s'il leur arrivait d'ignorer quelque chose ou de perdre le fil de leurs mots. Il y aurait toujours le recours possible à l'espagnol : leur verrou de sécurité, en quelque sorte.

Quand elles m'ont quitté, au centre de Tuxtla, je n'ai pas été surpris de me revoir dans l'avant-elles, en l'église de Chamula. Avec d'autant moins de réserve que c'était au présent, comme toujours, quand nous sommes reprisés par le premier doute.

Je vois à nouveau l'or des colliers anciens s'annuler dans les débris des bouteilles de coca en débandade sur le sol de l'église : fantôme doré qui attend du présent d'être compensé de ses pertes. Leur faudra-t-il contenir leur parole au fond des puits ? Ce serait continuer à payer un lourd tribut au fait passé de s'être laissés bénir. Inversion des naufrages : les uns et les autres songent aux aïeux et aux épopées prédites, qui abolissent la désolation de maintenant. L'effet du prodige tranquillise. Faut-il de la guérilla pour le sauver de n'être qu'un mirage ?

L'église s'emplit de murmures. Les familles (ou s'agit-il des clans ?) se disposent en grappes, à l'écoute de ce qui vient. À l'extérieur, une fête s'annonce. Une mélodie s'approprie le temps, les mouvements reprennent leurs élans, des projets pointent et des produits se forment dans les cercles qui arpentent le futur. Puis se dissipent. L'une après l'autre des communautés et des cultures se désagrègent. Le temps se répète. Je demeure silencieux, dans l'attente d'entendre. Combien d'années encore, avant qu'ils s'en sortent ?

Apparitions disparitions : je ne dirai jamais assez merci au présent mexicain, et à la communauté des chercheurs et enseignants qui y œuvrent en langues, et en français en particulier, de m'avoir permis d'écarquiller grand les yeux devant les étonnantes conjonctions du pays et les disjonctions qui n'y sont pas encore. Terrible curiosité. Troublantes issues.

Les sciences humaines, l'horizon théorique de nos *Synergies*, n'ont de cesse de (re) construire et rappeler la composition multiple et changeante de nos identités. À juste titre, mais en vain, trop fréquemment encore. Et pas seulement parce que la présupposition d'une identité figée, intangible et bien entendu héréditaire continue à hanter le champ. Mais aussi parce que ce fantasme théorisé de l'identité première et essentielle est instrumentalisé par des politiques nationales et une marchandisation

globale qui, au mieux, ne reconnaissent l'autre (l'autre langue, l'autre culture) que privé de son altérité. La seule passion de l'autre qui a alors cours, et elle a, il faut le constater, le vent en poupe dans bon nombre de nos sociétés-marchés en crise, c'est celle qui se confond avec la peur : peur de l'incompréhension, de la dépravation, de la régression, de l'agression, de la rébellion, de l'invasion...

Si l'on admet que l'entreprise conceptuelle n'est pas séparée de l'expérience subjective, ces rencontres polymexicaines, qui existent parce qu'elles n'ont pas été oubliées, font partie de ce vécu incarné en imaginaire, qui incite à conforter de nouveaux cadres et valeurs d'action : plutôt que de s'attacher exclusivement à l'intégration de langues et cultures minorisées dans la sphère globale, au risque d'en rendre invisibles les singularités et de fossiliser dans leurs certitudes les hiérarchies existantes, ils argumentent l'émancipation simultanée des structures expressives et créatives minorisées au sein d'un meilleur vivre ensemble.

Pour exercer des effets de réciprocité sur les corps et les sociétés, cet ordre de reconnaissance suppose de ne pas s'en tenir à la reconnaissance de l'autre, ce qui n'est déjà pas si mal en soi. Mais, précisément, à force d'être en soi, on construit des amalgames ou on valide des métriques socioculturelles, qui finissent (ou commencent !) par empêcher les différences des autres d'interagir au sein du paradigme de soi. Plus que la reconnaissance de l'autre, c'est sa reconnaissance comme sujet et locuteur à égalité, qu'il nous faut concevoir : le(s) réfléchir comme pair(e-s) et les introduire ainsi, quel que soit leur nombre, dans une action politique et éducative, qui nous affecte aussi. Aucun *ego*, même *alter*, si puissant soit-il, n'a le monopole de la raison, et encore moins celui de l'émotion.

Na Bahia (Brasil)

8 août 2011